

INSERTIONS

S'adresser au bureau du Journal à 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur

Les manuscrits ne sont pas rendus. Le téléphone national «La Coopérative» n° 242.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Monter.	Campa
Un mois.....	\$ 1.00	1.20
Trois.....	3.00	3.50
Six.....	5.50	6.50
Un an.....	10.00	12.50

Numéro du jour..... \$ 0.06
ancien..... 0.10

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR J. G. BORON DUBARD

REDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

En l'honneur de don Thomas Gomensoro

Dans la séance tenue mercredi par la Commission Directrice du Parti Colorado on a pris diverses résolutions; celle-ci, entre autres: «Le P. E. ayant interdit le meeting projeté en témoignage des sentiments de paix et d'amour pour les institutions qu'éprouve le pays tout entier, et en l'honneur de don Thomas Gomensoro, la Commission Directrice du Parti Colorado invite le commerce et la population de Montevideo tout entière à tenir mi-clos les portes de maisons particulières, le 24 du courant, à partir de trois heures de l'après-midi, comme démonstration silencieuse d'adhésion aux fins du meeting qui fut interdit.

«La Commission Directrice invite également les citoyens et la population nationale et étrangère à passer individuellement sans réunion préalable en un point déterminé, devant la demeure de don Thomas Gomensoro, au cours des heures indiquées, en se découvrant tous pendant cet acte, en signe de salut et en hommage au vertueux citoyen».

La Concurrence Economique

C'est à qui flétrira la concurrence. Protectionnistes et socialistes se trouvent d'accord, dans les salons et dans les réunions publiques, pour lui imputer tous les crimes et tous les vices. Au congrès coopératif qui a été tenu au Musée social, on a voté à l'unanimité «le système compétitif». Les gens qui condamnent ainsi la concurrence, qui veulent supprimer les intermédiaires, se croient avancés. En réalité, ce sonnet des régressistes qui veulent nous ramener aux civilisations les plus primitives.

On a beau essayer de supprimer la concurrence en paroles, elle existe dans tout le monde organisé. La mark et Darwin ont démontré que c'étaient les plus aptes à s'adapter au milieu qui survivaient et se perpétuaient. Quand deux coqs se trouvent dans une basse-cour, le plus fort et le plus hardi est le maître.

Cette forme de la concurrence est la concurrence guerrière.

Elle a dominé toute l'histoire de l'humanité.

Dans l'intérieur des groupes, familles, patriarcales, tribus, cités, nations, il y avait des autorités d'autant plus souveraines que leur type est plus reculé. Elles dispensaient les tâches, souvent à des esclaves. De là la distinction entre les arts libéraux et les arts civils. Les occupations nobles étaient la politique et la guerre. C'étaient les moyens par excellence de conquérir la richesse. Rome n'a fondé sa grandeur que sur l'exploitation des peuples vaincus, poussée jusqu'à les amener par troupeaux à servir aux jeux du Colisée. Pendant le moyen-âge, sauf dans les cités commerçantes du Midi de la France et dans quelques villes italiennes, chacun cherchait à piller son voisin. C'était la concurrence politique, qui consistait à s'enrichir par la spoliation. Le plus fort s'emparait des fruits du travail et de l'épargne du plus faible.

La concurrence économique est fondée, au contraire, sur l'échange. Or, qu'est-ce que l'échange? C'est le remplacement de la violence par la séduction.

Un industriel ne produit pas pour lui. Quand il fait des centaines de milliers de kilogrammes de savon, ce n'est point pour son usage personnel. C'est pour l'usage des autres. Il cherche à le faire le meilleur possible et à plus bas prix possible, parce que c'est là pour lui le seul moyen efficace de développer ses affaires. Pour augmenter ses bénéfices, il commence donc par rendre service aux consommateurs et ses concurrents l'obligent à toujours essayer de faire mieux.

Il ne peut se rendre service à lui-même qu'en rendant service aux autres.

Dans un régime de liberté économique, le producteur a toujours plus besoin du client que le client n'a besoin de lui.

L'industriel a des capitaux à amortir dont il doit payer les intérêts, un outillage; il a des installations qu'il doit occuper, un personnel qu'il doit s'ingénier à employer. Sa grande préoccupation est donc de chercher à conserver et à augmenter sa clientèle. Il ne peut que par un seul procédé: lui être utile.

Voilà la conséquence de la concurrence économique. Mérite-t-elle donc tant d'anathèmes, alors qu'elle aboutit à l'effort continu de tous les industriels et de tous les commerçants non seulement de satisfaire aux besoins du consommateur, mais même de les faire naître et de leur assurer toujours plus de confort et de bien-être?

La concurrence économique établit ainsi une solidarité effective parce qu'elle repose sur la nature même des choses. C'en est point un simple mot. Au fur et à mesure que les civilisations se dégagent de la forme guerrière pour se fonder sur la production et l'échange, le grand ressort moral est la concurrence économique.

Il n'y a qu'un siècle et demi que Quénay a montré que le grand instrument de progrès était «la plus grande concurrence possible».

Les protectionnistes veulent supprimer la concurrence venant de l'étranger. Ils aboutissent à faire faire des trusts, des syndicats d'accaparement à l'abri des droits de douanes. C'est le résultat le plus clair de leur effort pour supprimer la concurrence.

Partout où on établit un monopole on aboutit à ce résultat, c'est que c'est le consommateur qui a plus besoin du producteur que le producteur n'a besoin de lui.

Tous les fumeurs savent comment les traite le monopole des allumettes en France.

Mais est-ce que le protectionnisme supprime la concurrence? Non. Seulement, il substitue à la concurrence économique la concurrence politique.

Les propriétaires fonciers représentent la plus grande partie de la population française, puisqu'ils sont au nombre de plus de huit millions. On leur a persuadé qu'ils devaient être protégés et ils obtiennent des droits protecteurs. Au Parlement se sont constitués des syndicats politiques dans le but d'obtenir tels ou tels tarifs douaniers.

Pour limiter la concurrence économique, on a fait intervenir la concurrence politique.

Tout en parlant, elle avait enlevé son corsage, son corset, une chemise de fine batiste, et son impudique prestesse la laissait le torse nu, renversée dans le fauteuil, caressant sa poitrine maigre, ses bras musculeux, sa chair glissante et jaune avec un rire navré: «Ça ne vaut pas la belle cousine, hein, Guillaume?»

Il la palpait méthodiquement, gêné par mille souvenirs, désireux de maintenir l'entretien dans des bornes médicales. Elle jeta un cri, sa face vicieuse exprima l'angoisse.

Il réfléchissait: «Rien d'apparent. C'est incompréhensible... Rhabillez-vous, buvez du lait. Surtout, pas de morphine. Plus, une courte prescription».

Elle se vêtit avec lenteur, sans le quitter des yeux, tandis qu'il écrivait, pinçant les lèvres, le regard méchant. Quand il eut achevé, elle pla l'ordonnance, s'inclina d'une manière cérémonieuse: «Merci, mon cher docteur. Vous êtes d'une courtoisie, d'une convenance, d'une délicatesse admirables. En échange, un conseil: observez-vous le mercredi soir. Votre service est un aveu et quand, vous faites en train, vous aurez besoin d'une corriptrice, soit comme aiguillon, soit comme abandon, soit comme échange, un simple signe et je suis à vos ordres. Adieu.» Elle sortit d'un pas rapide, laissant une odeur de musc et de cruauté.

«Comment cette causerie avec Jeanne Médérbe m'a-t-elle ainsi te-

rence politique. C'est un retour vers les civilisations basées sur la spoliation du voisin.

Le socialisme veut aussi supprimer la concurrence économique, «abroger l'horrible loi de l'offre et de la demande». Il veut que toute la production et la répartition des richesses et que tous les services économiques soient régis par la Société. Mais la Société n'existe pas par elle-même. Elle ne peut pas se manifester ni agir autrement que par des gouvernants et des administrateurs.

Par conséquent, le socialisme ne peut aboutir qu'à augmenter les attributions de l'Etat. Ce sera l'Etat qui collectera et distribuera les produits de la récolte. Ce sera l'Etat qui fera du fer et le répartira selon la volonté des administrateurs qui seront chargés de cette tâche. Ce sera l'Etat qui fera du savon comme il fait déjà des allumettes et le distribuera à son gré.

Je suppose que l'Etat socialiste soit arrivé à absorber ainsi toute la vie économique de son peuple.

Est-ce que la concurrence sera supprimée?

La concurrence économique sera détruite, soit.

Mais tout le monde ne sera pas complètement d'accord dans ce gouvernement. Il y aura des majorités et des minorités. Le parti qui se sera emparé du pouvoir aura d'autant plus d'avantages qu'il aura la main mise sur toutes les manifestations économiques du pays, plus de places à donner, plus de fonctions à pourvoir.

Comme il sera le grand et l'unique distributeur, l'expérience universelle nous apprend qu'il favorisera ses amis et qu'il spoliera ses adversaires. Il voudra conserver le pouvoir avec d'autant plus d'aplomb, qu'il en aura plus abusé, et qu'il crandra davantage les représailles. D'un autre côté, le parti opprimé fera tous ses efforts pour arriver à le renverser.

Mais qu'est-ce? C'est de la concurrence.

Seulement au lieu d'être la concurrence pacifique, basée sur la réciprocité des services, sur la persuasion, c'est la concurrence politique basée sur l'exploitation des plus faibles par les plus forts, des plus timides par les plus audacieux; c'est la spoliation de la nation par le parti au pouvoir. C'est la résurrection à l'intérieur du pays de la concurrence guerrière substituée à la concurrence économique.

Je préfère cette dernière à celle-là; protectionnistes et socialistes peuvent déclarer que la concurrence est chose détestable, je leur réponds: «Regardez donc tous les progrès qui se sont accomplis depuis un demi-siècle. A quoi sont-ils dus, sinon à la concurrence économique? D'où sont venus les obstacles qui les ont arrêtés, sinon de la concurrence politique des partis ou des nations?»

Le tombeau de Pasteur

Paris, 20 janvier 97.

La France tout entière était, le mois dernier, rue Dutot, à l'Institut Pasteur. C'était l'inauguration du tombeau. La France était là, représentée par l'élite de ses enfants les plus illustres,

naître... Sauvage et sotté... Charles Larrivé... Une corriptrice... J'y prendrai garde... La scélératesse emploie des mots brûlants. Ainsi monologuait Harlon, attendant après déjeuner que Suzanne fût prête. Il s'était donné congé pour la promener dans Paris. Marie enlumée, gardait la chambre. François passait trois ou quatre jours auprès de Liourance, à Arbonne.

Elle parut, fière et rayonnante, dans une modeste toilette sombre: «C'est la robe de mon arrivée. La reconnaissiez-vous?... Que je suis heureuse de sortir avec le grand homme!» Par le ciel tempétueux et changeant couraient de gros nuages livides.

«Le triste hiver nous guette. Ce sera beau, le jardin couvert de neige...» Elle se serait frileusement contre lui. Il se trouvait transporté à une vingtaine d'années en arrière, robuste et libre, chargé de gloire future, gonflé de passions et de rêves. Ce bras si souple sous le sien lui paraissait révisé, et tout l'homme qu'il était alors se réformait en lui peu à peu, métamorphosé, bientôt mélancolique. Comme il songeait à Lucie Robert, Suzanne fut prise d'une quinte de toux sèche. Il s'effraya. «C'est nerveux, c'est nerveux», répéta-t-elle, et leurs terreurs se rejoignirent: «Ce serait triste, n'est-ce pas Guillaume, si je devenais poitrine comme maman?»

Dans leur tête-tête se glissa une

savants et écrivains, artistes et hommes d'Etat. Et nous, humbles témoins, nous nous sentions troublés par une de ces émotions profondes qui, un instant, surélèvent tout esprit au-dessus de lui-même. Quelle assemblée! D'autres l'ont dénombrée, citant les noms les plus fameux. Nous n'avons qu'à répéter, nous: La France était là. Tous ceux dont la réputation est telle que le monde entier, quand on les nomme, les reconnaît, se rappelle sans hésiter leurs travaux, les bienfaits de leur génie, le sens de leur œuvre, tous étaient présents.

C'était un beau spectacle, car tous étaient venus pour honorer et aimer un de leurs maîtres, leur maître, le cœur doux, le puissant génie, le savant qui fut un idéaliste: Pasteur. Ce grand homme n'a mis en mouvement à travers le monde que des idées et des résultats positifs d'idées; et cela en vue du bien des corps et des âmes, sans préoccupation d'intérêt vulgaire ni pour lui ni pour les autres.

Un tel travail, une telle lutte, sont essentiellement ceux de l'âme française. Ils sont les prolongements dans la philosophie, dans la pensée libre, dans la science, de l'esprit chrétien qui présida longtemps, par la religion, aux destinées de la France et qui aujourd'hui encore la guide et la soutient dans son indépendance de morale et de pensée.

Les derniers sages de l'Inde contemporaine reprochent à la science d'Occident son détachement des préoccupations de charité. L'un d'eux a dit: «Si l'un de vos savants d'Europe, cassant les galets de la plage, en voyant sortir des poulets vivants, l'enregistrerait le fait comme une étonnante découverte utile à sa propre gloire, sans songer un instant à se réjouir à la pensée qu'une telle abondance de biens va soulager de grandes misères».

Un tel reproche est injuste et le restera quand la science d'Europe n'aurait qu'un Pasteur.

Admirablement, un orateur, l'autre jour, a déclaré: «Pasteur savait aimer, il était bon. Et la bonté de son cœur venait à toute heure au secours de son esprit pour l'éclairer et le féconder».

Pour pousser à l'effort un savant vraiment humain, quel ressort en effet que cette pensée de diminuer le nombre ou l'intensité des souffrances humaines, de les consoler d'espérance? Jésus ne fut pas seulement l'homme à la parole: «Aimez-vous», il fut le guérisseur qui imposait les mains pour calmer les possédés. Et celui-ci, le savant moderne, en luttant avec la diphtérie, «plus redoutée des mères», a dit M. Rambaud, que le fléau de la guerre même, celui-ci, l'immortel Pasteur, en luttant avec le plus effrayant des maux mystérieux de la chair, la rage, celui-ci, ce grand Français, était vraiment un savant chrétien, car il souffrait dans son cœur les souffrances de l'humanité.

Et cet homme de charité fut un homme de foi, non de foi étroite et sectaire, mais, comme la France moderne, de foi large, libérée, universelle. Il savait seulement, exempt d'orgueil vis-à-vis de la destinée, que quelque chose, toujours, demeure inexpliqué. Il savait que l'Infini ne tient pas dans un cerveau, pas plus que toute la mer dans le trou de sable que creusait l'enfant rencontré un jour sur une plage par saint Augustin, et il

torpeurs silencieuses. Ils subissaient l'univers autour d'eux. Après le boulevard Saint-Germain, la Seine, froide et ridée, leur parla du cours rapide des heures, puis le jardin des Tuileries où tourbillonnaient les feuilles mortes précises des images sinistres qui harcelèrent leur imagination. Rapides et rouges, innombrables, bruyantes, elles se poursuivaient par les allées avec un chuchotement tragique et leur multitude éphémère simulait un troupeau en déroute.

«Comme elles se hâtent!» soupira Suzanne.

«Sa jolie figure avait une expression inquiète».

Il répondit: «Elles émigrent vers les hautes terrasses pour s'y décomposer dans une boue noire à l'odeur d'éther».

«Le bras de la jeune fille frissonnait. L'onde de volupté les emportait devant ces tombeaux de la nature, grands ouverts, d'où sortaient des voix dououreuses: «Jouissez, sans honte et sans crainte! Elle est si courte l'heure du bourgeois, de la sève et de la racine. Jouissez, malgré les lois et les défenses. A peine les chairs ont-elles fleuri que déjà le vent les entraîne».

La rue de la Paix, somptueuse et animée, rompit cet impur sortilège. A chaque bijoutier, à chaque vitrine, Suzanne admirait les rubis en gouttelettes sanglantes, les perles qui tremblaient au bout d'un fil et dont le reflet vacille, les diamants montés sur du fer, les fauves topazes, les émeraude

reconnaissait un principe de vie plus subtil et plus étendu que l'esprit de l'homme. Voilà pourquoi, lui qui aimait, il croyait que celui qui aime vraiment est bien forcé de croire à l'amour, puisqu'il porte sa preuve en lui.

Au fond d'une galerie de l'Institut Pasteur, s'ouvrait la crypte où ce croyant repose. Une grille de fer forgé, quelques marches de marbre. A droite et à gauche, sur les murs, des inscriptions rappelant les plus grands travaux du maître. Un autel, tout un fond. Le sarcophage de marbre noir au milieu de la crypte, mais et voûtes, tout est mosaïques d'or éclairées par des jours d'en haut, en rosaces vitrées, aux carreaux d'un blanc laiteux et veinés comme de fines lames de marbre.

La nuit mythique des gothiques ne règne pas ici. C'est le temple du dieu inconnu, du dieu moderne des esprits respectueux mais libres. Et dès le seuil, sur la voûture qui s'offre d'abord aux regards, cette admirable inscription où se résume toute une religion:

HEUREUX CELUI QUI PORTE EN SOI
UN DIEU, UN IDÉAL DE LA BEAUTÉ
ET QUI LUI OBEIT
IDÉAL DE L'ART, IDÉAL DE LA SCIENCE
IDÉAL DE LA PATRIE
IDÉAL DES VERTUS DE L'ÉVANGILE

N'avons-nous pas raison de dire que véritablement ici est la France, car ici repose un homme en qui le génie de la France apparaît tout entier incarné et vivant.

Jean Aicard

De l'influence du melon

SUR LES OFFICIERS DE CAVALERIE DANS L'ARMÉE FRANÇAISE

I

Le lieutenant de cavalerie Albert de Fayolle fut envoyé de Mézières au deuxième chasseurs à cheval en garnison à Angers. Quinze jours après son arrivée il reçut du colonel en retraite, Baron de Bersac, une invitation à dîner au château de Ribelles, situé à 4 heures d'Angers.

«Bersac! Bersac! mais oui, le colonel, ami de mon père, que d'années sont passées depuis notre dernière rencontre! J'étais au lycée, il avait cinq petites filles, qui doivent être maintenant de grandes demoiselles. Ou va sûrement bostonner, après dîner jusqu'au dernier tram, j'emporte mon habit noir pour en cas que...»

Ainsi fut fait; deux jours plus tard, à quatre heures, Albert débarqua à la station d'Almoy, et trouva une voiture du château qui l'amena en un quart d'heure, dans les bras du vicil ami de la famille. La connaissance entre les jeunes gens fut bientôt renouée, le dîner fut plein d'entrain, il y eut sauterie pleine de gaieté, et si pleine même que le dernier tram eut tort.

«Ne vous inquiétez pas, de Fayolle, lui dit le colonel, demain je vous fais conduire au train de 7 heures et vous arriverez à temps pour le rapport. A une heure du matin chacun était dans sa chambre. La sieste s'appelaient. Le colonel, au lieu de donner des numéros aux nombreuses cham-

aux flots changeants. Il épiait ses regards conformes aux prieres, enflammés de désir, enflammés dans la fièvre, où erraient les passions humaines. L'essaye de la tenter: «Ce bracelet, voulez-vous? Là, immédiatement, vous l'emportez et le plaisir est double».

«Elle riait, secouait vite la tête: «Vous êtes fou. Ce serait ruineux.» Son doigt charmant désignait un collier: «Quelle femme ne serait point gracieuse armée d'une telle parure? Sauvons-nous. J'ai peur de moi... et de mon père».

Ce mot de père déplut. Elle l'emportait trop souvent; chaque fois, il voyait un abîme.

Ils descendirent les boulevards, lui plutôt grave, elle, bavarde et enjouée, s'amusant des annonces, des encombrements de voitures, des badauds, sautillant d'un sujet à un autre avec une rapidité extraordinaire. «Que c'est bon de marcher! A Tours, nous faisons de grandes promenades. Oh! ce bicycliste, j'ai cru qu'on l'écrasait! Que de livres! Mon cher professeur, je vous estime de passer vos jours au milieu des livres. Moi, j'aimerais être fleuriste ou marchand d'oiseaux. Il y a un merle en ce moment dans le parc, le tapageur!... Je l'embrasserai lorsqu'il me réveille. Au fait, Guillaume, où allons-nous?»

Il se trouvait en face de la Porte Saint-Martin. Le boulevard changeait de caractère. L'oisif cédait au travailleur, la peine affina les figures et cette

bres du château, leur avait donné des noms de bataille.

«C'est très-bien, se disait Fayolle en se déshabillant, ma chambre s'appelle Lena, mais quand on a mangé du melon au dîner, ça ne ferait pas de mal de trouver le petit endroit que le colonel doit appeler Waterloo. Filons en éclaircir».

Il prit sa bougie et sur la pointe du pied, rôda dans les immenses corridors, pas de Waterloo! Il entendit des pas dans l'escalier, et de peur d'être surpris en bretelles, il se faufila une autre fois dans sa chambre.

«Ah! mais, ah! mais! la position devient tendue, je n'aurai même plus le temps de faire d'autres recherches, la marche sera bientôt impossible».

Il s'assit subitement, la sueur lui perlait sur le front, des douleurs atroces lui pinçaient les hypocondres.

«Dans la table de nuit, laissez un tel souvenir, j'aimais j'aimais mieux avaler mon sabre! Sauvée!»

Il se précipita sur une collection du journal «Le Temps» plié numéro à numéros sur la commode. Combien de numéros écala-t-il au milieu de la chambre, il ne les compta pas, mais la couche était assez épaisse.....

Ouf!

«Maintenant, mon lieutenant, il faut du biceps, laissons un bon paquet de ce sacré melon, et le tout par la fenêtre, dans un tailleur quelconque! Jamais paquet ne fut fait plus religieusement, les coins bien pliés, le tout bien ficelé, la fenêtre est ouverte... D'attention! Sous la fenêtre s'étendait une serre, pas moyen de lancer le paquet assez loin; pour sûr il y aurait des vitres cassées, quel scandale!»

«Cependant, se disait Fayolle, je ne puis pas rester toute la nuit avec ce saligaud de paquet dans la main; mettons-le sur le balcon, et demain matin la voiture n'aura pas fait cinquante mètres que je l'enverrai sur la grand route».

A 6 heures, il était réveillé par ces mots:

«Mon lieutenant dans une demi-heure le break sera prêt».

«Le break! se disait Fayolle en s'habillant, l'ordonnance du colonel doit confondre, c'est la victoria qu'il a voulu dire».

«Sa valise d'une main et le satané paquet dans l'autre! Il descendit l'escalier sur la pointe des pieds... oh! stupeur! En entrant dans la salle à manger, il y trouva le colonel et ses cinq filles».

«Mon ami, ces demoiselles sont enrangées, elles veulent voir faire la conduite jusqu'à la gare, hélas! ces petites amies d'enfance, comme elles ont l'affection durable!»

«Certainement Fayolle eut un sourire aimable, il dut remercier ces demoiselles, il ne s'est jamais rappelé ce qu'il a bien pu leur dire, mais il se souvenait qu'il avait dans la main droite sa petite valise, et dans la main gauche le dîner de la veille».

«Sacré! j'aimerais mieux avoir un escadron de hulans devant moi, que ces cinq jeunes filles! Lieutenant tenez-vous bien et ne perdez pas la boucle!»

Il posa son bagage dans un coin, avala son chocolat trop chaud, répondit qu'il allait pleuvoir lorsque la petite Hermine lui demanda s'il était fatigué de la veille. Elle était bien gentille cette jeune Hermine, c'était elle qui avait insisté pour ce voyage mati-

lente évolution de la richesse vers le besoin, telle que la décadence d'une famille, augmentait jusqu'au faubourg du Temple où ils s'engageront.

«C'est extraordinaire, murmura Suzanne. Je remonte vers ma jeunesse. Que nous avons été tristes ici, tous les deux... mère et moi...»

A cette heure, la population était rare. Les retardataires du déjeuner passaient avec leurs outils et quelques-uns déjà zigzaguaient en chantant. Des petits rentiers à mines défilées égayaient la flânerie des boutiquiers et la plupart des chiens couraient sur trois pattes, la quatrième restée aux mains d'une force marmaille dont les ébats emplissaient la rue.

«Guillaume, vous avez deviné mon désir. Comme tout cela me rappelle des heures!...»

Elle regardait à droite et à gauche les maîtres, les aventures, l'amorce des étroits passages et il admirait dans ses yeux limpides la floraison du souvenir.

Une charcutière la frappa. Elle se rappela être entrée souvent chez elle: «La brave femme nous faisait crédit. Elle doit être morte. C'est vieux, tout cela. Dix ans...»

(Asuïre).

13 FEUILLETON

SUZANNE

PAR

LEON DAUDET

CHAPITRE PREMIER

Et soigné... un porc qui se vaporise... Mon bavardage l'assomme... J'arrive au principal. Je souffre atrocement de l'estomac. L'autre jour, devant mon piano, je me tordais de crampes».

Avec une froideur professionnelle, le médecin interrogeait: «Où exactement? Elle répéta par moquerie: «Où exactement?... Je vais te montrer: c'est plus simple. Ça t'embête, hein? Un dernier service. Je ne suppose pas que Médérbe s'amuse à m'empoisonner... néanmoins, depuis quelque temps, il a un air si bizarre. Tu sais que je suis brave; il m'impressionne. Farouche sous sa mine froide. Si ses collègues savaient ce que je sais... Capable de tout... Un requin... Tiens, c'est là... Non, un peu plus haut... Une barre de feu après les repas».

UNION FRANCAISE

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armefla, Cuchilleria, Quincalleria y Platina

VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES - MONTEVIDEO

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

De tabacos, cigarros y cigarrillos

- DE -

JULIO MAILHOS

AVENIDA GENERAL BONDRAU 351 A 353, DEPOSITO GENERAL Y OFICINA:
CALLE 18 DE JULIO NUMERO 47

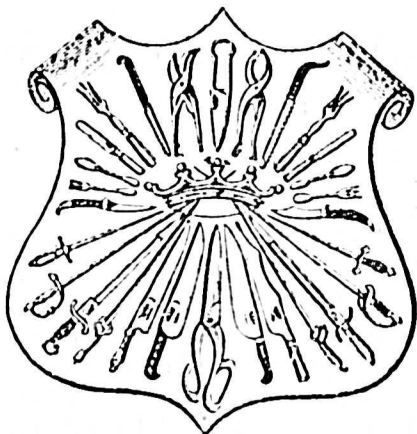
MONTEVIDEO

ARMERIA ORIENTAL

DE VERNINK Y DESTEVES

CALLE ITUZAINGO NUMERO 129

MONTEVIDEO



Coutellerie fine, française et anglaise. Armes et cartouches de tous systèmes. Fournitures perfectionnées au pôle, sans odeur ni fumée. Grand assortiment de lampes. Machines à coudre, Singer légitimes. Orfèvrerie Christofle. Variété d'articles pour cadeaux.

DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

- DE -

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Unico inventor del renombrado la «Los Mandarinos». Unicos concesionarios de exportacion CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases.

Unicos representantes para la Republica Oriental del Uruguay: A. BÉDUCHAUD ÉMI-JOS, calle Cámara 50 A.
Los siguientes productos de la acreditada destileria Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y confiterías de la capital.
Cognac Chat au des Vignes, Rhum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc. Licor de té a los mandarinos, de venta en el ALMACEN MARSELLAIS de Martin Catalogue.

281-285 de Mayo - 281

MONTEVIDEO

BAÑOS DEL TEMPLO

DE

Agusto Gabelin

30-CALLE CANELONES-30

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MÚTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	UNO	DOCE
Baño higiénico, con ropa	\$ 0,20	\$ 3,20
" " sin ropa	" 0,21	" 2,60
Baño de almidón, con ropa	" 0,40	" 4,20
" " sin ropa	" 0,36	" 3,80
Baño de afrocho, con ropa	" 0,40	" 4,20
" " sin ropa	" 0,36	" 3,80
Baño alcalino, con ropa	" 0,40	" 4,20
" " sin ropa	" 0,36	" 3,80
Baño sulfureo, con ropa	" 0,40	" 4,20
" " sin ropa	" 0,36	" 3,80
Baño de ducha escocesa, con ropa	" 0,40	" 4,20
" " sin ropa	" 0,36	" 3,80
Baño de ducha fría y lluvia, con ropa	" 0,30	" 3,00
" " sin ropa	" 0,29	" 3,20
Baño medicinal	" 0,21	" 2,60
	Condicional	

JULES MARY

LA JOLIE BOITEUSE

CHAPITRE II

La Carte à Payer

Tout à coup, le jeune paysan qui les avait conduits sortit du bois et apparut tout près de lui.
— Et bien! où est le vieux? demanda Corentin.

Le paysan hochait la tête.
— Dans la hutte avec l'autre... Et l'autre n'a pas l'air content... Je crois que le vieux monsieur va passer un vilain quart d'heure. Si vous m'en croyez même, vous ne resterez pas ici plus d'ing emps...
— Ainsi Marquis est là?
— En corps et en âme, et impatient de toucher son argent.
— Nous allons nous approcher de la hutte.
Il y eut un nouveau sifflement: le cri du merle cette fois.
C'était le signal d'avancer.
Et Corentin et le paysan, abandonnant le sentier, se jetèrent sous bois, dans la direction de la hutte du charbonnier.
Retret et Méronnel de leur côté, en faisaient autant de telle sorte qu'à peu près au même moment, les quatre

hommes devaient se rejoindre au même endroit.
Ce fut ce qui arriva.
Dix minutes s'écoulèrent à peine, et les agents se retrouvèrent dans la clairière, sur l'émence où s'élevait la cabane de laquelle, nous l'avons dit, le regard rayonnait sur la forêt, aux alentours.
Aucun bruit ne sortait de là.
Corentin eut froid dans les veines. Il devina.
— Le misérable m'échappera donc toujours! murmura-t-il.
Et il se précipita comme un fou dans la hutte, son revolver à la main, suivi des agents, pendant que le paysan prudemment restait à la porte.
Ils quittèrent la hutte sans s'occuper plus longtemps du cadavre et fouillèrent la forêt du regard.
Où courir?

Ce fut le paysan qui leur donna l'indication qu'ils cherchaient.
— Là, dit-il, désignant le côté gauche du ravin, à l'endroit où les bords saillent, finissant tout à coup, le ruisseau coulait à découvert, n'ayant de chaque côté de ses rives qu'une pelouse verte, sans arbres.
En se précipitant, Corentin trébucha sur le corps du sabotier.
— Ah! dit-il, avec un cri étouffé, un nouveau meurtre!
Et il se pencha sur Chambardand.
Celui-ci n'était pas mort.
Le sang coulait de l'horrible blessure qui ouvrait sa gorge.
Il essaya de parler, ne le put, fit entendre une sorte de râle inarticulé désignant du doigt le ravin par où Marquis venait de disparaître, se raidit et ne bougea plus.
C'était fini.

Les agents étaient trop habitués à de pareils spectacles, et Chambardand, du reste, leur inspirait trop peu de sympathie pour qu'ils perdissent leur temps à s'apitoyer sur son sort.
Et sur cette pelouse venait de surgir un homme, qu'on eût dit sorti de terre, un homme couvert d'une boue immonde, du visage jusqu'aux pieds, d'une boue noire sur tout le reste du corps, et rougeâtre à la tête et aux mains, ensanglantées par les piqûres de longues épines et de ronces...
Un homme que, malgré cet état lamentable, les agents reconnurent pourtant, car tous les trois le désignèrent d'un seul et même cri de fureur: — Marquis! Marquis!!
Celui-ci les entendit, sans doute, car il se retourna.
Et en les voyant, il comprit leur déception.

Un éclat de rire gogienard répondit à l'exclamation des agents et Marquis, d'un saut prodigieux, disparut dans le bois.
— En avant! dit Corentin, en avant! Les trois amis se précipitèrent à la poursuite du bandit.
Et d'abord ils furent obligés de s'en remettre au hasard du soin de les conduire, car Marquis était devenu invisible.
Corentin, en s'élançant, avait dit au gars immobile:
— Guide-nous, mon brave, viens avec nous, et je te promets que tu ne perdras pas ta journée.
Après avoir hésité une seconde, le paysan les avait suivis.
(A suivre).

ALMACEN Y BODEGA SARANDI

DOMECO & PEIRANO

276-CALLE SARANDI-276

Bonbons fins de Paris, Bombonnières marrons, Pralines, Chocolats, Fruits confits, Fruits au jus, Vin de Quinquina au Malaga, Chinowa vin apéritif et tonique a base de kola.

NOTA—Aux personnes dont l'estomac n'est pas dans des conditions normales, nous recommandons tout spécialement le Chinowa; ce n'est pas un remède, mais un apéritif nouveau dont on fait les plus grands éloges.

PORCELAINES ET CRISTAUX

TELÉFONOS: COOPERATIVA Y URUGUAYA

MUEBLERIA Y TAPICERIA

- DE -

B. CAVIGLIA Y HERMANO

328-CALLE 25 DE MAYO-328

Esta casa introductora, la más importante y más surtida en muebles finos y ordinarios, vende al público que tiene todos los LIQUIDAR.
Muebles fabricados en el país, alfombras, pianos, espejos dorados, sillas de Viena, Fischel, etc., etc.
Especialidad en muebles hechos para campaña.
Ventas al por mayor y al por menor en depósito y despachados.

LICEE CARNOT

41 -- RUE MERCEDES -- 41

DIRECTEUR LOUIS PARDES

L'enseignement est divisé en trois parties: 1. enseignement primaire supérieur; 2. enseignement commercial; 3. enseignement universitaire.

La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultanément en français et en espagnol; les élèves parlent français ou espagnol.

Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien.

Le directeur du Lycée s'est assuré le concours de professeurs de notoire compétence, afin de pouvoir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui seront confiés, l'instruction complète que réclame leur avenir.

Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme en famille.

Cours de peinture, dessin, architecture, etc., etc. par le professeur M. Alame de 8 à 10 h. du soir.

MONTEVIDEO

DOS AMERICANOS

ELABORACION

DE CAFÉ

A

VAPOR

-

TOASTACION

DE CAFÉ

FOR PLAIN

CONCENTRADO

-

ECONOMIA

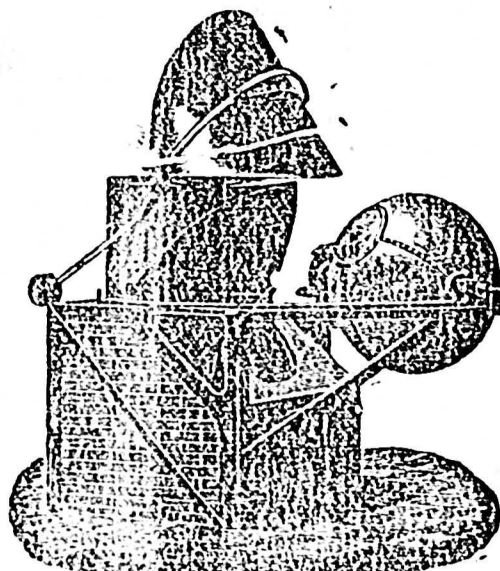
DE 300 POR CIENTO

196-Arapey-196

TELÉFONO MONTEVIDEO

NUM. 10

DISTRIBUIDOR



VENTAS

POR MAYOR Y MENOR

-

ESPECIALIDAD

EN

CARBOS FINOS

PARA

FAMILIAS

-

ECONOMIA

DE 300 POR CIENTO

196-Arapey-196

TELÉFONO MONTEVIDEO

NUM. 10

DISTRIBUIDOR

Modes de Paris

MAISON FRANÇAISE

- DE -

Mme. G. Desvignes

232 - SARANDI - 232

MONTEVIDEO

MAISON A PARIS

Madame Desvignes prévient sa nombreuse clientèle qu'elle reçoit de Paris tous les mois des capotes et chapeaux de la dernière création ainsi que les articles de nouveauté concernant la Mode.

P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLIS

ORELLANA

Capitan: — G. E. P. Cook

Saldrá el 27 de Febrero de 1897

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, San Vicente, Lihon, Coruña, La Pallice, (La Rochelle) y Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES

PASAJES A CORUÑA EN 3ª CLASE \$30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS & Co. LIMITED

AGENTES

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 314

BUENOS AIRES

Calle Reconquista 365

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

Gran Hotel del Parque Giot

EN COLON

DIRIGIDO POR

ALBANELL & RAYMOND

Los que suscriben participan al público haber tomado el Hotel Parc Giot, en Colon, y que de comun acuerdo con la Compañia del F. C. C. del U. han establecido el

pasaje de ida y vuelta, tramway de la estación Colon al Hotel y vice versa, y un almuerzo ó comida confortable por el módico precio de un peso oro por persona.

Esperando la nueva empresa la proteccion del público se suscriben.

At. y SS. S.

Albanell y Raymond.

FABRIQUE D'EAUX DE SELTZ ET LIMONADES AUTHENTIQUES

BENVENUTO HERMANOS

245B - Rue Buenos-Ayres - 245B

SERVICE SPECIAL POUR CAFÉS ET FAMILLES A DOMICILE

PRIX RÉDUITS

MONTEVIDEO

"L'UNION"

COMPAGNIE D'ASSURANCE FRANÇAISE CONTRE L'INCENDIE FONDÉE EN 1828

AU CAPITAL DE 10.000.000 DE FRANCS

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA REPUBLIQUE D'URUGUAY

169-CERRITO-169

INSTITUT CARNOT

201--RUE ITUZAINGO--203

MONTEVIDEO

Dirigé par monsieur et madame E. de Sépibus

L'enseignement de l'Institut Carnot comprend:

1. Enseignement primaire, supérieur et complémentaire. (Programmes des Ecoles primaires de France)

2. Enseignement commercial, divisé en trois cours, selon le Programme de l'Ecole supérieure de commerce de Paris.

3. Enseignement secondaire ou universitaire: Ingrosso et bachelierato. (Programmes des cours de l'Université).

4. Idiomes: français, espagnol, anglais, allemand et italien, etc.

5. Cours divers du soir pour les adultes.

6. Dessin: linéaire et d'ornement, géométrique et industriel.

7. Musique vocale et instrumentale.

REMARQUES

1. L'établissement reçoit à des prix modérés des Pensionnaires et externes.

2. Il n'y a pas de vacances annuelles

3. Les classes fonctionnent tous les jours non fériés de la semaine, à l'exception du samedi soir.

4. Madame de Sépibus, ancienne directrice, continue son collège de filles, et donne des leçons particulières de français, d'anglais et d'allemand.